

Irène Foyentin

Quelques notations sur l'identité dite sexuelle *

Dans la série des préambules à nos journées de décembre, je me suis donné pour tâche d'examiner avec vous, dans le cadre de l'identité, la notion d'identité sexuelle. Je préfère encore lui donner le statut d'une notion que la dignité d'un concept, tant il est vrai que c'est un objet bizarre, pour nous psychanalystes (je ne dis pas cela pour les psychologues ou les psychiatres).

Bizarre, l'identité sexuelle, car pour ce qui concerne chacune des notions, l'identité d'un côté et le sexuel de l'autre, nous sommes surtout confrontés à leur dimension intrinsèquement problématique en psychanalyse : qu'est-ce que l'identité, qu'est-ce que le sexuel ? Et, curieusement, le syntagme identité sexuelle semble régler la question de ce qu'offraient de complexe, pour le moins, ces deux notions.

Il me semble que tout se passe comme si, en accolant ces deux notions, on réglait en pratique la béance que chacun de ces deux termes ouvraient. Voire, mais ce serait à discuter, en attachant la notion d'identité à la notion de sexuel, on fait consister, on cristallise, on fixe tant le sexuel que l'identité.

Pour le dire simplement, si l'identité est pleine de trous et le sexuel – je ne dis pas la jouissance – tout aussi insaisissable, l'identité sexuelle, en revanche, voilà une chose bien solide, cliniquement repérable, massive, au moins chez la plupart des individus.

C'est pourquoi j'ai tenté de problématiser l'affaire en donnant un titre qui essayait de désagréger les termes : l'identité « dite » sexuelle ou « identité de genre », comme on tend à l'appeler désormais, pour en faire résonner, disons, la dimension de forçage théorique, du moins pour la psychanalyse.

* Intervention à la soirée préparatoire à Paris le 24 septembre.

Dans un texte de la *Nouvelle Revue de psychanalyse*, « L'enfant et l'adolescent de sexe ambigu ou l'envers du mythe ¹ », Léon Kreisler, pédopsychiatre féru de psychanalyse, définit ainsi la notion en 1973 : « La notion de l'appartenance au sexe est désignée de plus en plus couramment sous la dénomination de "l'identité sexuelle". » Il précise, ce qui est la chose que je voudrais souligner : « D'abord théoriquement très discutée, elle apparaît d'une grande importance pratique pour l'intersexualité. »

C'est un peu, si vous me permettez l'analogie, comme la parité en politique : théoriquement difficilement justifiable, la parité a une efficacité pratique remarquable pour ce qu'elle vise la représentation des femmes dans la sphère politique.

Historique de la notion

Mais revenons à l'identité sexuelle. Elle est donc problématique au plan théorique, bien qu'efficace en pratique pour ce qui concerne les problèmes d'intersexualité – c'est là où je veux en venir pour vous présenter un historique rapide de la notion –, car elle se constitue dans la sphère médico-psychologique à partir de la clinique de sujets dits intersexuels.

C'est John Money qui dans les années 1950 aux États-Unis construit la notion qu'il appelle « identité de genre » ou « rôle de genre ». Le terme se fixe en « identité de genre » en 1955. Pour mémoire, c'est en 1915 qu'un Britannique ² distingue le sexe du genre pour aborder au plan médical la clinique des intersexuels. Le débat sur identité sexuelle et identité de genre n'est donc pas si récent qu'on le dit. Disons que l'option anglo-saxonne est de renvoyer le sexe à sa dimension biologique pour faire surgir le genre comme construction psychosociale.

John Money est psychologue (on a qualifié son orientation de « béhaviorisme endocrinologique »). Sa clinique est d'abord celle des sujets porteurs d'ambiguïtés génitales. Le terme d'identité de genre désigne le fait psychologique par lequel un sujet se sent et se

1. « Bisexualité et différence des sexes », *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 7, Paris, Gallimard, 1973.

2. Il s'agit de Blair Bell, cité par Pierre-Henri Castel dans *La Métamorphose impensable*, Paris, Gallimard, 2003.

comporte comme une femme ou comme un homme. Ses études mettent d'abord en évidence le caractère déterminant de l'attribution du genre dans la constitution de l'identité du sujet. Un enfant mâle élevé en fille se pense fille, un enfant femelle élevé en garçon se pense garçon.

Mais justement, les choses ne semblent pas si simples puisque Money observe que, malgré leur conditionnement social extrêmement puissant, il semble que certains sujets résistent à cette assignation. Il postule alors que cette résistance au conditionnement social est la trace d'une force biologique inconnue qui régit l'identité sexuelle par-delà l'élevage. Il y voit trois motifs qui se renvoient l'un à l'autre : l'*imprinting* – le phénomène d'empreinte mise en évidence par Lorenz à propos des oiseaux –, une force biologique inconnue et enfin le « feeling », le sentiment interne de son identité sexuelle qui fait que certains sujets résistent à leur conditionnement social. Ce raisonnement peut nous paraître fallacieux parce qu'il est en boucle, mais c'est le creuset de la constitution de l'identité sexuelle.

À partir de la notion établie ainsi avec les sujets intersexuels, dérivent toute la justification et le travail d'un Stoller pour fonder le traitement des *sujets transsexuels*. Cette identité sexuelle ainsi construite par Money puis reprise et affinée par Stoller va autoriser à entendre autrement la plainte transsexuelle, et surtout permettre de justifier au plan psycho-médical des interventions chirurgicales et hormonales qui existent déjà depuis les années 1930.

Voici donc créée une identité aconflictuelle, entre nature et culture, qui peut justifier enfin que l'on réassigne (c'est le terme consacré) des individus non ambigus (contrairement aux intersexuels) sur le plan chromosomique, hormonal ou morphologique au nom de leur identité sexuelle. Ce sont les transsexuels, qui voient enfin justifié leur sentiment d'appartenir à l'autre sexe ou demandent à lui appartenir.

Comme le dit Jacques Breton (psychiatre français qui a beaucoup travaillé avec des sujets transsexuels), l'on est passé, dans les années 1950-1960, pour définir le transsexuel masculin d'un homme qui possède une âme de femme (au temps de Krafft-Ebbing, à la fin du XIX^e siècle) à une femme qui possède un corps d'homme. Notez bien que ce changement de paradigme est institué par la création et la promotion de l'identité sexuelle.

Il faut remarquer également, mais c'est très incident, qu'il existe désormais très peu d'interventions pour ambiguïté génitale alors que les interventions de transsexuels sont désormais considérables.

La psychanalyse n'est bien évidemment pas absente du débat. On pourrait même dire qu'elle l'initie avec Freud et sa dénaturalisation de la sexualité humaine. Pourtant, chez Freud, la question d'une identité sexuelle aconflictuelle et originelle ne se pose pas comme telle. Son objectif est de proposer un modèle de la subjectivation du sexe par l'œdipe. Je n'y reviens pas, tout cela étant bien connu.

En revanche, pour ce qui concerne l'identité sexuelle proprement dite, il m'a semblé intéressant de me référer à deux moments de la construction freudienne qui témoignent d'une tentative d'approcher la question.

Dans « La psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine », nous sommes en 1920, Freud récuse ce qu'il appelle la présentation à usage populaire de l'homosexualité et propose de décomposer la dimension sexuelle en trois « séries de caractères » : les caractères sexuels somatiques (hermaphrodisme physique), les caractères sexuels psychiques (position masculine ou féminine) et le mode de choix d'objet.

Ces trois caractères, donc, ne se recourent pas. Freud dénonce à ce moment l'abus qui a consisté à fixer, comme il s'exprime, la relation entre le caractère sexuel somatique et le choix d'objet. Il est bien clair également que pour lui le caractère psychique sexuel ne préjuge non plus en rien du choix d'objet.

On pourrait dire ainsi que l'idée d'une identité sexuelle est étrangère à Freud. Car la position masculine ou féminine (les caractères sexuels psychiques) qui semblerait le plus près de la notion ne définit en rien une identité. Bien plutôt son objectif est de déconstruire ce qui se donne comme immédiat, identique, identitaire.

J'ai été également intéressée par la fin de cet article, car Freud fait ensuite référence au travail de Steinach qui tente de traiter l'inversion par des interventions chirurgicales. C'est une référence fort intéressante parce que cet auteur est le maître de Harry Benjamin, endocrinologue, qui sera le premier, après avoir émigré aux États-Unis, à ouvrir un centre de recherche et à promouvoir le traitement des transsexuels, notamment par la chirurgie et les hormones, dans

les années 1950³. Donc, avec cet article de Freud, nous sommes vraiment dans le sujet qui va se déployer trente après.

L'autre référence qui m'a intéressée chez Freud, c'est celle du président Schreber, évidemment. Je ne relèverai qu'un point qui va nous ouvrir sur la clinique que Lacan, d'une certaine manière, va déployer avec sa relecture du cas.

Au fond, le modèle de Freud de la psychose de Schreber et de la paranoïa en général est l'hypothèse du refoulement de l'homosexualité. Après sa mort comme sujet, Schreber trouve son salut dans sa réalisation comme femme et qui plus est femme de Dieu. L'interprétation freudienne de l'homosexualité refoulée dans la paranoïa trouve ici son argument princeps : la sédation des troubles majeurs de la psychose est opérée par l'expression particulière (s'il en est) de son homosexualité : il s'assume comme femme.

C'est juste après avoir reçu pendant plusieurs années un sujet transsexuel⁴ que Lacan en 1955-1956 propose une autre interprétation de l'homosexualité schrébérienne. Il s'agit d'une transsexualisation psychotique, voire un des mécanismes les plus purs de la psychose elle-même. Et qui montre le caractère ténu du lien inconscient du psychotique au sexe et à la mort. Au fond, Lacan, contre tout ce qui est en train de monter sur la scène identitaire, propose d'analyser le phénomène transsexuel à partir de la structure psychotique.

Lacan et l'identité sexuelle

Je n'ai trouvé aucune occurrence du terme « identité sexuelle » chez Lacan, du moins dans ses séminaires. Voilà qui pourrait régler la question. En revanche, les identifications sexuées y sont ; Lacan désigne ainsi ce que nous appelons les formules de la sexuation. Vous trouvez cela notamment dans le Séminaire XXI, « Les non-dupes errent », quand il essaie de faire correspondre ce qu'il appelle ces identifications sexuées au nœud borroméen. Il n'y arrive pas, « je patauge », dit-il, et il patauge deux séances de suite (14 et 21 mai 1974).

Au fond, avec ces identifications que définissent les quatre formules de la sexuation, Lacan est freudien, strictement freudien : les

3. Harry Benjamin est également l'auteur du premier ouvrage important sur le transsexualisme : *The Transsexual Phenomenon*, New York, Julian Press, 1966

4. Il s'agit du « cas Henry » cité par Jean Delay dans la revue *L'encéphale* en 1956.

identifications sexuées sont construites sur la castration, c'est-à-dire sur le rapport à la fonction phallique.

Cependant, on trouve une occurrence du terme « identité de genre » et une seule. Elle se trouve dans le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant ». C'est la leçon du 20 janvier 1971, qui est intéressante pour notre propos. Je cite Lacan : « Quels que soient les trébuchements auxquels lui-même a pu succomber dans cet ordre, ce que Freud révèle du fonctionnement de l'inconscient n'a rien de biologique. Ça n'a le droit de s'appeler sexualité que par ce qu'on appelle rapport sexuel. » Il poursuit : « L'important est ceci, c'est que pour parler d'identité de genre, ce qui n'est rien d'autre que ce que je viens d'exprimer comme ce terme, l'homme et la femme, il est clair que la question n'est posée de ce qui en surgit précocement qu'à partir de ceci qu'à l'âge adulte, il est du destin des êtres parlants de se répartir entre hommes et femmes et que pour comprendre l'accent qui est mis sur ces choses, sur cette instance, il faut se rendre compte que ce qui définit l'homme, c'est son rapport à la femme, et inversement. Que rien ne nous permet dans ces définitions de l'homme et de la femme, de les abstraire de l'expérience parlante complète. »

Ce qui « surgit précocement », comme il le dit, c'est « qu'on n'attend pas du tout la phase phallique pour distinguer une petite fille d'un petit garçon ». Et il propose de lire l'ouvrage de Stoller qui vient de paraître à l'époque, en anglais. Lacan dénonce à cette occasion les tenants d'une identité aconflictuelle – c'est à propos de l'identité sexuelle, n'est-ce pas : « Ils voudraient bien autre chose : du non conflictuel, cela repose. »

Et dans cette leçon Lacan est très ferme. Je cite ce passage bien connu : « L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, de ce qu'il y ait des hommes, pour la fille. Et ce qui est important, ça n'est même pas tellement ce qu'ils éprouvent, c'est une situation réelle, permettez-moi, c'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus. Et que c'est ce qui les châtre. Que pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus et c'est ça qui les châtre aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis et que c'est raté. »

Il m'a paru important de relever que dans les autres séminaires dans lesquels il aborde la question, que ce soit « Ou pire » ou le séminaire *Encore*, il est tout aussi ferme.

Dans « Ou pire » (leçon du 8 décembre 1971) par exemple, il revient sur la distinction entre garçon et fille pour marteler : « Ils ne se distinguent pas : on les distingue. » Et pour les parents et les autres, « la différence est là depuis une paye », dit-il. Ils sont distingués en fonction de critères sous la dépendance du langage.

Dans *Encore* également, vous trouvez la chose suivante : « L'homme, une femme ne sont rien que signifiants. C'est de là, du dire en tant qu'incarnation distincte du sexe, qu'ils prennent leur fonction » (16 janvier 1973).

Ce qui m'a frappée à la relecture de tous ces textes qui concernent peu ou prou la question de l'identité sexuelle, c'est que Lacan est intraitable, si je puis dire. C'est de la relation, c'est avec et par « de l'Autre » que se constituent les identifications sexuées. Il s'agit non pas d'un « se croire Homme ou Femme » mais de tenir compte de l'autre. Pas plus d'identité « identitaire » chez Lacan que chez Freud. La différence sexuelle est un fait, et la subjectivité, si l'on peut employer ce terme, est concernée par la question du « rapport sexuel ».

En revanche, et je terminerai là-dessus, dans cette leçon « D'un discours qui ne serait pas du semblant », que j'ai cité longuement, Lacan relève avec surprise que Stoller élude ce qu'il appelle la face psychotique des cas présentés dans l'ouvrage. Et au fond, *se faire une identité sexuelle* comme en témoignent les sujets transsexuels n'est-il pas une figure du « se faire un nom » tel que Lacan le met en évidence chez Joyce ?

Voilà qui pourrait nous conduire à la prudence dans le manie-
ment de la notion en psychanalyse.